

Je ne sais où...

Deviner, comprendre, analyser...
A la découverte des langues du monde

Coup d'oeil

Langues palikur, français, allemand, italien (romanche, anglais...)

Niveau secondaire I et II

Objectifs prendre conscience de manière concrète de la diversité des langues du monde par la découverte de l'une d'entre elles; s'efforcer de comprendre, s'exercer à l'analyse d'une question grammaticale

Matériel une carte de la Guyane française (facultatif)

Cette activité est basée sur un récit qui fait apparaître, en plusieurs étapes, une énigme grammaticale portant sur les correspondances entre langues à propos du choix des prépositions introduisant divers compléments locatifs. Pour la réalisation de l'activité il importe d'arrêter le récit à chaque énigme, de laisser du temps aux élèves pour la résoudre, avant de reprendre le fil du récit.

I

Valérie Clet, fraîchement émoulue de l'IUFM (Institut universitaire de formation des maîtres) de Cayenne, était plutôt contente de sa première affectation: une classe de CP («classe préparatoire», élèves de 6-7 ans) à l'école de Saint Georges de l'Oyapock. Cette petite ville se trouvait certes à près de 200 kilomètres de Cayenne, et donc à 300 bons kilomètres de Sinnamary où habitait sa famille, mais ce n'était pas ce qu'on pouvait appeler un «site isolé»: il y avait désormais une bonne route goudronnée, qui compensait la disparition des avions. Par rapport à ses camarades qui avaient été nommés sur le Maroni, dans des écoles accessibles seulement après plusieurs heures de pirogue, avec des logements sans eau courante, et dans des zones souvent impaludées, elle s'estimait plutôt

chanceuse. D'autant que l'ambiance semblait bonne dans le bourg, même si l'on y manquait de cinémas, et dans l'école, bien que beaucoup d'élèves y fussent visiblement en grande difficulté scolaire.

Dans les cours à l'IUFM, et pendant les stages, plusieurs formateurs avaient convaincu Valérie de l'importance de la structuration spatiale dans le développement psychologique de l'enfant. Elle s'était donc consciencieusement promis d'être très attentive et soigneuse dans cet aspect de son enseignement. Ce jour là, elle faisait commenter des images à ses élèves.

- Tu vois, Marilène, disait-elle à une petite fille: le chien est dans la maison. Répète: le chien est dans la maison.
- Le chien est dans la maison, dit Marilène.

II

Sa prononciation était très bonne, bien qu'elle fût, comme on dit, «non-francophone», cette notion recouvrant dans les écoles de Guyane des situations très diverses entre le créole guyanais ou haïtien, les langues bushinenge qui sont aussi des créoles, des langues voisines du français comme l'espagnol ou le portugais, et d'autres très éloignées du français comme les langues amérindiennes ou celles d'Extrême-Orient. En l'occurrence, Marilène était une Palikur, une jeune Amérindienne du village Espérance.

- Bien, dit Valérie. Dis-moi encore: Où est le chien?
- Il est dans la maison, dit Marilène.

Valérie fut satisfaite de voir que le rôle et la forme des pronoms de troisième personne, en tout cas, avaient été bien intégrés. Elle continua avec une autre image.

- Maintenant, dis-moi, Marilène, où est le livre?
- Il est dans le sac, dit Marilène.

Satisfaite, Valérie passa à une troisième image où l'on voyait un poisson, apparemment cuit et prêt à être mangé, dans une assiette.

- Et le poisson, là, où est-il?
- Je sais pas, dit Marilène, visiblement embarrassée.
- Comment ça s'appelle, ça, tu sais bien, pourtant?
- Oui, une assiette.
- Donc tu sais: où est le poisson?
- Non, maitresse, je sais pas.

Valérie était très surprise. Elle savait que certains enfants avaient des troubles d'attention, mais comment, d'un instant à l'autre, avait-elle pu oublier un mot qu'elle avait pourtant semblé bien posséder? Et un mot si courant: la préposition *dans*! Avait-elle affaire à un cas «lourd», du ressort de la psychologie scolaire? Elle se promit, avant toute démarche dans ce sens, de mieux cerner le problème.

- Mais enfin, voyons, le poisson, il est dans l'assiette!

Marilène eut une mine stupéfaite, puis, bredouillante, dit:

- Il est dans l'assiette?
- Mais oui, bien sûr, dit Valérie, il est dans l'assiette. Maintenant (passant à une nouvelle image), dis-moi, où est le crayon?
- Il est dans la table? risqua Marilène après une longue hésitation.
- Non, non, on ne peut pas dire ça, dit Valérie. Tu vois, regarde, il est *sur* la table.

Marilène semblait apeurée, et Valérie n'en fut que plus perplexe. Comment pouvait-il se faire que cette enfant qui semblait aussi équilibrée ait de pareilles hésitations sur la structuration de l'espace? Était-ce un trait culturel des Amérindiens? Il courait tant de bruits sur leurs langues, qu'on disait pauvres en mots et inaptes à structurer la pensée...



L'année avançait. Malgré toutes les difficultés, Valérie aimait son métier et aimait ses élèves, même ceux qui avaient des résultats scolaires faibles. Elle restait cependant insatisfaite de ses relations avec les enfants palikur. Elle avait grandi bilingue en français et en créole, et avait un peu appris le portugais, ce qui lui permettait d'utiliser ces langues dans des jeux et des activités dont on sait maintenant qu'ils développent chez les enfants le plaisir du langage, ce qui se répercute favorablement sur l'ensemble des apprentissages scolaires. Mais comment avoir au moins quelques notions de palikur, qui lui permettraient d'intégrer cette langue dans sa pédagogie? Elle avait commencé à entretenir des relations amicales et confiantes avec Felicia, une habitante du village Espérance qui était aussi la mère d'un de ses élèves. Elle lui demanda, moyennant rémunération, de lui donner des petits cours. D'abord réticente et cachant son embarras sous des petits rires gênés, Felicia finit par accepter et, au jour le jour, sans méthode définie et sans vrai plan d'apprentissage, Valérie se mit à acquérir des rudiments de cette langue. Plus d'une fois elle fut étonnée de trouver des phénomènes inattendus, qu'elle ne connaissait pas dans les langues qu'elle avait rencontrées jusque là; mais en même temps elle s'apercevait que la langue palikur, comme toutes les autres, était riche et complexe, avait sa beauté et sa logique, et qu'il était dommage qu'elle ne soit pas plus connue en dehors de ses locuteurs.

Ce jour-là, Valérie cherchait elle aussi à apprendre l'expression des lieux et des relations spatiales. Elle montra à Felicia certaines des images dont elle se servait dans sa classe, en lui demandant de dire en palikur où étaient les gens ou les choses qu'elle voyait. Elle commença par l'image du chien dans la maison.

- Où est-il?
- *Agiku payt*¹, répondit Felicia.

Bon, *payt* ça veut dire *maison*, c'est l'un des premiers mots que Valérie avait appris. Donc *agiku* ça devait vouloir dire *dans*. Elle continua pour être sûre d'avoir bien compris, en montrant le livre dans le sac.

- Où est-il, le livre?
- *Agiku sak*.
- Tiens, c'est amusant, se dit Valérie, les Palikur ont emprunté le mot *sac* au français. Elle continua encore, en montrant un rat dans un trou:
- *Agiku miyokwiye*², fut la réponse de Felicia.

Bon, Valérie avait donc bien compris. Elle essaya un dernier exemple: un garçon dans une pirogue. Elle savait déjà que *pirogue* se disait *umuh*³.

- Où est-il?
- *Amadga umuh*, répondit à son grand étonnement Felicia.
- Ah? on ne dit pas *Agiku umuh*?

Felicia eut un petit rire.

- Oh non, Valérie, on ne peut pas, regarde les pirogues sur le fleuve! Elles ne sont pas des maisons ou des boîtes! Il n'y a pas de murs!

Valérie commençait à comprendre.

- Tu veux dire, elles ne sont pas fermées?
- Oui, oui, et quand il pleut, tu es mouillée!

Valérie eut une illumination, elle sortit l'image du poisson dans l'assiette, respira un grand coup, et risqua:

- Le poisson, là, il est *amadga*...
- *Amadga miruk*⁴, oui, c'est comme ça qu'on dit, tu commences à bien parler!

Toute fière de son petit exploit, Valérie n'osa pas dire à Felicia la raison principale de sa satisfaction. C'est que, plusieurs semaines après coup, elle venait de comprendre la raison des hésitations de Marilène: à cette époque, elle savait utiliser *dans*, mais elle faisait correspondre ce mot français avec le palikur *agiku*. Or avec une pirogue ou une assiette on n'employait pas *agiku*, mais *amadga*, ce qui faisait que Marilène croyait n'avoir pas le mot correspondant! Marilène avait un «trou» dans les correspondances entre sa langue maternelle et le français. Ses connaissances, encore fragmentaires, étaient les suivantes:

Etat n° 1 (incomplet) des connaissances de Marilène

En palikur (langue première bien connue)	En français (langue seconde mal connue)
<i>agiku</i>	<i>dans</i>
<i>amadga</i>	???

A ce stade, Marilène savait que là où elle disait *agiku* en palikur, il fallait dire *dans* en français. Mais il lui manquait la connaissance d'un mot français correspondant à *amadga*, et elle avait été très surprise d'apprendre que là encore il fallait dire *dans*. Elle avait alors intégré cet élément de

connaissance, ce qui lui donnait le nouveau système suivant:

Etat n° 2 (provisoire) des connaissances de Marilène

En palikur (langue première de Marilène)	En français (appris par Marilène)
<i>agiku</i>	<i>dans</i>
<i>amadga</i>	<i>dans</i>

Valérie réfléchissait à toute allure. Elle montra à Felicia l'image du crayon sur la table, en se faisant à elle-même un pari secret.

- Et le crayon, là, où est-il?
- *Amadga axtet*⁵, répondit Felicia.
- Et (déplaçant le crayon en le mettant sur un bout de papier) où est-il maintenant?
- *Amadga kagta*.

C'était bien ce que Valérie avait prévu, et tout se tenait dans l'attitude de Marilène, qui avait certes commis une erreur, mais une erreur «logique» qui témoignait d'une activité mentale très structurée. Elle avait simplement appliqué une règle qu'elle venait de se créer, à mesure de son apprentissage des prépositions françaises. Ce qu'elle avait cru découvrir, c'est qu'en français on disait de la même manière *agiku* et *amadga*, à savoir *dans*, et c'est pourquoi elle avait proposé *Le crayon est dans la table*. Cette phrase ayant été corrigée par Valérie, elle avait désormais acquis correctement la répartition entre *dans* et *sur*. Et, à vrai dire, avec un temps de retard sur Marilène, Valérie elle aussi avait compris que cette répartition n'allait pas nécessairement de soi, mais était une particularité du français, qu'on ne retrouve pas nécessairement ainsi dans toutes les langues.

Enigme: étape 1

Ainsi, Valérie avait elle-même atteint un état des connaissances plus satisfaisant, qu'elle partageait d'ailleurs avec Marilène. Elle réfléchit un moment pour tirer au clair dans sa tête la raison de cette situation. Elle touchait la vérité, mais avait du mal à l'exprimer. Laissons-la réfléchir un moment, et essayons nous aussi de formuler avant elle, et aussi clairement que possible, les critères qui sélectionnent les prépositions du palikur et celles du français, et les raisons de la discordance entre les deux langues.

Critère	En palikur	En français
	<i>agiku</i>	<i>dans</i>
	<i>amadga</i>	<i>dans</i>
	<i>amadga</i>	<i>sur</i>

Pourquoi n'y a-t-il pas une correspondance simple entre le palikur et le français?

.....

.....

.....

(La solution se trouve sur la feuille insérée dans l'encart et sur le site de Babylonia www.babylonia.ch)

III

Bref, se dit Valérie, il y a des lieux qui se présentent typiquement comme des contenants, des intérieurs bien fermés, et dans ce cas en palikur on dit *agiku* et en français *dans*, et il y en a d'autres qui se présentent typiquement comme des surfaces planes, et dans ce cas en palikur on dit *amadga* et en français *sur*. Mais il y a aussi une zone un peu moins typique et un peu plus indéfinie: ce sont si on veut des surfaces (ce qui explique qu'on puisse les assimiler aux surfaces les plus typiques, et employer *amadga*), mais en même temps elles ont des bords recourbés, qui ébauchent une sorte d'intérieur: par exemple, une pirogue, ou une assiette. C'est ce type d'objets que le palikur assimile encore plutôt aux surfaces planes, de sorte qu'il emploie *agiku*, alors que le français les assimile déjà plutôt aux intérieurs, aux contenants, de sorte qu'il emploie *dans*. Mais, ajouta-t-elle pour elle-même, si on me dit *sur la pirogue* ou *sur l'assiette*, je ne crois pas que cela me choquera. Elle se demanda même, avec un léger embarras, si certaines personnes, et peut-être certains de ses élèves, n'avaient pas déjà employé ces expressions devant elle sans qu'elle y ait prêté attention. Elle devait d'ailleurs apprendre plus tard que pour dire *dans un hamac*, on disait plutôt *agiku pudig*, mais que certains Palikur disaient aussi *amadga pudig*...

Les réflexions de Valérie furent interrompues par une exclamation de Felicia.

– *Yuw ahakwa un*⁶!

Elle montrait le verre où Valérie lui avait versé un peu d'eau minérale.

Avec un certain dégoût, Valérie vit une mouche en train de se noyer dans l'eau – en palikur, *mouche* se dit *yuw* et *eau* se dit *un*, ces mots étaient eux aussi parmi les tout premiers qu'elle avait appris. Elle porta le verre à son évier, le rinça, et, prise d'une impulsion soudaine, elle se retourna vers Felicia et lui demanda:

- Comment as-tu dit cela? Où elle est, la mouche?
- *Ahakwa un*.
- Tu ne dis pas *agiku un*?
- Non, bien sûr, quand tu es dans l'eau, c'est pas comme quand tu es dans une chambre!

Valérie en convint bien volontiers, mais se sentit tout de même gagnée par le découragement. Il surgirait donc toujours des complications imprévues dans cette langue! Mais très vite elle changea d'avis, et sentit revenir l'excitation de



la découverte, un peu comme un détective qui comprend petit à petit la vérité sur une énigme. En même temps, il lui vint à l'idée que ces moments de découragement devaient être un peu le lot quotidien de Marilène et de ses autres élèves, qui se trouvaient en permanence dans la nécessité de comprendre le fonctionnement du français... Sauf que, pour elle-même, l'apprentissage du palikur était un jeu intellectuel qu'elle pouvait reprendre ou interrompre comme elle le voulait dans ses moments de loisir, alors que pour ses élèves, l'apprentissage du français était une nécessité absolue, car la maîtrise de cette langue conditionnait le succès scolaire, et donc, parce que le monde était ainsi, le succès social. Elle se demanda alors si cet intense travail intellectuel auquel se livraient ses élèves ne méritait pas plutôt l'admiration pour ses performances que les lamentations sur ses ratés. Elle se promit fugacement d'essayer de trouver des moyens de «faire entrer» le vocabulaire et la grammaire du français d'une manière aussi ludique que possible, et de se concerter avec ses collègues à cet effet. Mais elle remit cette idée à plus tard, et revint à son problème du moment.

- Et quand dis-tu encore *ahakwa*?
- Je ne sais pas, dans le coca-cola, par exemple, ou dans le cachiri⁷...
- Tu veux dire, dans un liquide?
- Oui, tu as raison, un liquide.
- Et (Valérie montra un pot où se trouvait du couac, cette sorte de semoule de manioc qui est la base de l'alimentation en Guyane, aussi bien chez les Créoles et les Noirs marrons que chez les Amérindiens), si la mouche était dans le couac, comment tu dirais?
- Là, je dirais *abet kuwak*⁸.

Cela devenait excitant, mais il fallait surtout rester calme et rationnelle pour ne pas se perdre sur de fausses pistes. Elle reposa la même question:

- Et quand dis-tu encore *abet*?
- Felicia réfléchit.
- Bon, par exemple si elle était dans le sucre, ou dans le riz, je dirais aussi *abet suku* ou *abet dug*; et si je marche dans la boue, comme en saison des pluies où les rues de Saint Georges sont boueuses, je dirais *abet ibug*... Mais si je marche sur la terre sèche, je dirai *amadga wayk*...

Elle sourit:

- Et puis tu sais, si j'ai des ennuis, je dirai que je suis *abet mbeyne*, comme si tu dis *dans le mal*.

Marilène se retint de lui dire qu'en français on disait difficilement *dans le mal*, bien qu'on dise *dans le malheur*, et aussi – elle sourit à son tour, mais intérieurement – *dans la m*... dans le même sens. Elle attendit que Felicia soit partie pour coucher sur le papier ce qu'elle pensait avoir compris.

¹ Prononcer 'aguikou paït' ([agiku pajt] en alphabet phonétique international).

² Prononcer 'miyokouiyé'.

³ Prononcer 'oumoû', avec le deuxième 'ou' nasalisé ([umū] en alphabet phonétique international).

⁴ Prononcer 'mihouk': la lettre *r* note une consonne à peine prononcée.

⁵ Prononcer 'ashtett' ([aʃtɛt] en alphabet phonétique international).

⁶ Prononcer 'yoû (avec 'ou' long) ahakoua (en prononçant bien le 'h' comme en anglais) ouin'.

⁷ boisson traditionnelle à base de manioc fermenté.

⁸ Prononcer 'abett kououak'.

Enigme: étape 2

Valérie se refit alors un tableau à double entrée, un peu comme le troisième tableau que nous avons construit auparavant, mais un peu plus fourni pour intégrer les nouveaux mots: il y avait une colonne pour les types de lieux, une

pour l'expression palikur, et une pour l'expression française. Essayez de compléter son tableau en indiquant les bonnes prépositions, en palikur et en français, puis dans une autre langue de votre choix.

	Type de localisation	En palikur	En français	En
1	(par rapport à un lieu comme: maison, boîte, sac, trou...)			
2	(par rapport à un lieu comme: pirogue, assiette...)			
3	(par rapport à un lieu comme: table, sol...)			
4	(par rapport à un liquide, où l'on ne survit pas)			
5	(par rapport à un milieu granuleux, pâteux, où l'on se meut difficilement)			

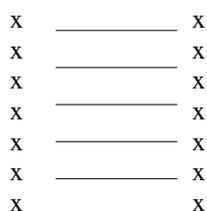
Dans quel type de localisation placeriez-vous les lieux suivants?

	Type de localisation	En palikur	En français	En
sirop				
planche				
valise				
branche				
huile				
pont				
plat				
farine				
armoire				
route				
sauce				
champ				
sable				
bouteille				
broussailles				
foule				

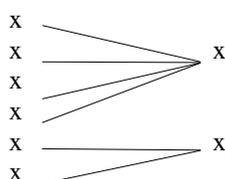
(La solution se trouve sur la feuille insérée dans l'encart et sur le site de Babylonia www.babylonia.ch)

IV

Voilà, se dit Valérie: je viens de découvrir quatre mots qui expriment la localisation en palikur: *agiku*, *amadga*, *ahakwa* et *abet*; et pour traduire ces quatre mots il n'y en a que deux en français: *dans* et *sur* (elle se rappela qu'en grammaire, on appelle ce type de mots des *prépositions*). Donc, à tout prendre, et au moins sur ce point, le français est une langue plus «pauvre» que le palikur... et elle se jura de ne plus laisser personne dire devant elle que les langues amérindiennes étaient des langues pauvres ou mal fichues. Mais, continua-t-elle, non seulement on n'a pas une correspondance 'un mot palikur – un mot français' (ce serait trop simple, et il lui revint à l'esprit ses versions latines et anglaises du collège et du lycée), mais on n'a même pas une correspondance telle qu'à plusieurs mots d'une langue correspond un seul mot de l'autre langue. Elle se rappela aussi de ses cours de mathématiques des ensembles: on n'a pas de bijection (correspondance un à un), ni de surjection (correspondance de plusieurs à un):

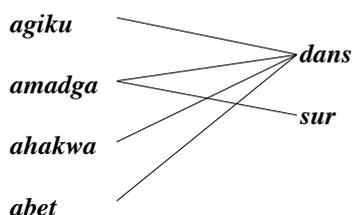


Exemple de bijection



Exemple de surjection

mais un réseau un peu enchevêtré:



Correspondances pour les traductions



V

Puis tout d'un coup, Valérie fut prise d'une nouvelle angoisse.

– *Suis-je allée au bout? N'en ai-je pas oublié? N'y a-t-il pas d'autre «dans» et d'autres «sur»?*

Ce fut le thème de ses entretiens avec Felicia les jours suivants. Et c'est ainsi que Valérie apprit qu'il y avait encore d'autres mots signifiant *sur*, et que celui qu'elle connaissait déjà (*amadga*) n'était utilisé que si l'on était sur une surface plus ou moins plate, et, chose importante, à deux dimensions utiles: plancher, planche, natte, champ, assiette, bateau... En revanche on disait qu'un oiseau, par exemple, était *amin* une branche d'arbre, *abuhkumna* un fil (à linge, par exemple), *atiwbuku* la pointe d'un bâton ou d'un arbre...; qu'on utilisait *avuru* pour décrire la situation dans un endroit enchevêtré comme des broussailles, et Felicia lui avait dit que la fois où elle était allée visiter des cousins à Belem, la grande ville lui avait paru un milieu si compliqué et si hostile que son mari et elle utilisaient *avuru* pour décrire leur progression au milieu de la foule et d'une circulation démentielle. Valérie apprit aussi que quand on est sur une voie de communication comme une rivière ou une route, on dit *avigku warik* pour *sur la rivière* ou *avigku ahin* pour *sur le chemin, sur la route...*

Valérie était fascinée par tant de richesse, qui correspondait si peu à la situation décrite par les ignorants qui méprisaient cette langue et ceux qui la parlent... Elle était fière d'avoir découvert un secret bien caché, et se promit de le faire partager au plus de collègues et d'amis possible. Mais elle fut une fois de plus déstabilisée quand, un jour, elle voulut dire qu'elle mettait ses affaires dans le sac, en disant *agiku sak*, comme elle l'avait appris, et que Felicia la corrigea:

- Tu veux dire, *agikut sak*?
- Comment cela, *agikut sak*? L'autre jour, tu as dit *agiku sak*, pas *agikut*
- Oui, mais ça n'est pas pareil!

Felicia avait le plus grand mal à s'expliquer. Pendant les jours suivants, Valérie tenta de nombreuses phrases pour essayer de comprendre le nouveau mystère. Elle se rendit vite compte que la situation était encore plus complexe, puisqu'elle trouva vite que dans certains cas *dans le sac* se dit *agikutak sak*; et puis, aussi, que les traductions françaises pouvaient se faire par d'autres prépositions que *dans* et *sur*.

Sur son cahier, Valérie commença à noter chaque contexte, en français, et la traduction en palikur. Et elle découvrit ainsi que plus les données «rentraient», plus le mystère s'éclaircissait. Au bout de quelques jours, elle se mit devant sa table de travail et construisit un nouveau tableau, dont il s'avéra par la suite qu'il ne devait plus recevoir de modification majeure.

Enigme: étape 3

Voici les différents contextes que Valérie a découverts. Pouvez-vous, comme elle, reconstituer le tableau à peu près complet qui permette de bien comprendre l'usage des prépositions en palikur? (Contentez-vous des prépositions qui apparaissent dans les exemples précédents, sans vous préoccuper des dernières qui ont été juste entrevues (*amin, abuhkumna, atiwbuku, avuru, avigku...*)).

A. Les différents contextes:

Le livre est <i>dans</i> le sac	agiku sak	L'assiette est tombée <i>sur</i> le sol	amadgat wayk
Le poisson est <i>dans</i> l'assiette	amadga miruk	J'ai posé le seau <i>sur</i> le sol	amadgat wayk
Le marteau est <i>sur</i> la planche	amadga parak	Il est tombé à l' <i>eau</i> (ou <i>dans</i> l' <i>eau</i>)	ahakwat un
La mouche est <i>dans</i> l' <i>eau</i>	ahakwa un	Il est sorti <i>de</i> l' <i>eau</i>	ahakwatak un
La fourmi est <i>dans</i> le sucre	abet suku	J'ai mis du sucre <i>dans</i> le café	ahakwat kafe
J'ai mis le livre <i>dans</i> le sac	agikut sak	J'ai mis le sirop <i>dans</i> le couac	abetit kuwak
Il est entré <i>dans</i> le trou	agikut miyokwiye	Je suis tombée <i>dans</i> la boue	abetit ibug
J'ai pris le livre <i>dans</i> le sac	agikutak sak	J'ai repris mon livre <i>dans</i> la boue	abetitak ibug
Le rat est sorti <i>de</i> son trou	agikutak miyokwiye	Je suis sortie <i>de</i> la boue	abetitak ibug
Il s'est mis <i>dans</i> le hamac	amadgat pudig		

B. Le tableau à compléter: remplir toutes les cases où figurent des pointillés

Type de lieu	Type de mouvement				
	mouvement volontaire vers un endroit (<i>aller, entrer...</i>)	mouvement de rapprochement provoqué sur un objet (<i>mettre, poser...</i>)	mouvement volontaire d'éloignement (<i>venir, sortir, descendre...</i>)	mouvement d'éloignement provoqué sur un objet (<i>prendre, enlever...</i>)
contenant, intérieur	fr.: <i>dans</i> pal.: <i>agiku</i> lg. X:	fr.: <i>dans</i> pal.: <i>agikut</i> lg. X:	fr.: <i>dans</i> pal.: lg. X:	fr.: <i>de</i> pal.: <i>agikutak</i> lg. X:	fr.: <i>dans/de</i> pal.: lg. X:
.....	fr.: <i>dans</i> pal.: <i>ahakwa</i> lg. X:	fr.: pal.: <i>ahakwat</i> lg. X:	fr.: <i>dans</i> pal.: <i>ahakwat</i> lg. X:	fr.: <i>de</i> pal.: <i>ahakwatak</i> lg. X:	fr.: pal.: <i>ahakwatak</i> lg. X:
granuleux	fr.: <i>dans</i> pal.: lg. X:	fr.: <i>dans</i> pal.: <i>abetit</i> lg. X:	fr.: <i>dans</i> pal.: <i>abetit</i> lg. X:	fr.: <i>de</i> pal.: lg. X:	fr.: <i>dans/de</i> pal.: <i>abetitak</i> lg. X:
plat avec des bords	fr.: <i>dans</i> (<i>sur?</i>) pal.: <i>amadga</i> lg. X:	fr.: <i>dans</i> pal.: <i>amadgat</i> lg. X:	fr.: pal.: <i>amadgat</i> lg. X:	fr.: pal.: <i>amadgatak</i> lg. X:	fr.: <i>dans/de</i> pal.: <i>amadgatak</i> lg. X:
plat sans bords	fr.: <i>sur</i> pal.: <i>amadga</i> lg. X:	fr.: <i>sur</i> pal.: <i>amadgat</i> lg. X:	fr.: <i>sur</i> pal.: <i>amadgat</i> lg. X:	fr.: <i>de</i> pal.: <i>amadgatak</i> lg. X:	fr.: pal.: <i>amadgatak</i> lg. X:

C. Pouvez-vous écrire, en palikur, les groupes prépositionnels (en italiques) contenus dans les phrases suivantes:

1. Le livre est tombé *dans* la boue:
2. Le poisson est sorti *de* l'*eau*:
3. J'ai repris mon assiette *dans* le sac:.....
4. J'ai jeté la bouteille (butey) *dans* le trou:.....
5. Le livre est posé *dans* la pirogue (umuh):.....

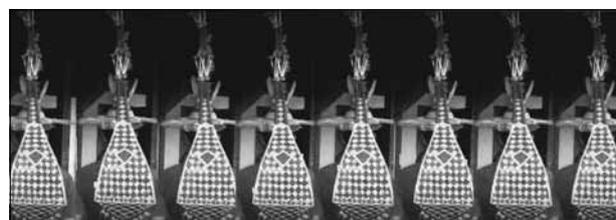
(La solution se trouve sur la feuille insérée dans l'encart et sur le site de Babylonia www.babylonia.ch)

Quelques informations sur la Guyane et ses langues



Brève bibliographie

- Felicio Antonio Inacio & Fortino Mauricienne (2003). *Makawem: le roi des corbeaux à deux têtes* (récit bilingue palikur-français). Cayenne: Centre Régional de Documentation Pédagogique.
- Fortino Mauricienne (2007). *Les neuf chamanes et le maître de la pluie, récits palikur de Guyane*. Paris: L'Harmattan.
- Fortino Mauricienne & Launey Michel (2008). *L'ancien et le Wahamwi – Estwa amekene gikak wagamwi: récits palikur d'animaux fabuleux d'Amazonie* (bilingue: palikur-français). Paris: L'Harmattan.
- Launey Michel (2003). *Awna parikwaki: introduction à la langue palikur de Guyane et de l'Amapá*. Paris: IRD Editions.
- Renault-Lescure Odile & Goury Laurence [dirs.] (2009). *Langues de Guyane*. Ed. Vents d'ailleurs.
- Le Tigre, le Singe et l'Homme – Tig, Makak ké Nonm – Kawokwine akak wakukwa gikak awayg – Onça, Macaco e Homem* (conte de Guyane quadrilingue français – créole – palikur – portugais) (2009). Paris: L'Harmattan.



En Guyane sont parlées (on indique entre parenthèses les chiffres approximatifs de locuteurs):

- 6 langues amérindiennes:
 - famille arawak: *palikur* (800), *arawak-lokono* (100)
 - famille caribe: *kali'na* (3 500), *wayana* (800)
 - famille tupi-guarani: *wayampi* (800) *émérillon* (ou *teko*) (400)
- le *créole guyanais*, à base lexicale française (50 000)
- des créoles *bushinenge* ou *noirs marrons*, à base lexicale anglaise: *aluku* (6 000), *ndyuka*, (14 000), *pamaka* (3 000), *saramaka* (15 000).
- le *hmong*, langue asiatique de la famille yao-miao (2 000)

Ces langues sont celles citées dans le rapport de Bernard Cerquiglini (1999) sur les «langues de France» [<http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/>], comme répondant aux critères de citoyenneté et de territorialisation fixés par la Charte européenne des langues régionales et minoritaires. Mais on y parle aussi de nombreuses langues étrangères, parlées par des étrangers (environ 1/3 de la population) ou des Français d'origine étrangère: en particulier le portugais brésilien, le créole haïtien, l'espagnol, des langues de Chine (hakka, cantonais, mandarin), l'anglais et le créole anglais du Guyana (ex-Guyane britannique), le néerlandais, le sranan tongo (créole du Surinam), l'arabe libanais, le hindi (variante sarnami), le laotien, etc.